

Le Petit Fils d'Hercule (extrait)

Jean Coutin et Catherine de Vulpillières

Volume 32, numéro 2, automne 1996

Faire catleya au XVIII^e siècle : lieux et objets du roman libertin

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036028ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036028ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Coutin, J. & de Vulpillières, C. (1996). *Le Petit Fils d'Hercule* (extrait). *Études françaises*, 32(2), 87–93. <https://doi.org/10.7202/036028ar>

Le Petit Fils d'Hercule (extrait)

PRÉSENTATION PAR CATHERINE DE
VULPILLIÈRES ET JEAN COUTIN

Jamais réédité depuis la fin du XVIII^e siècle, Le Petit Fils d'Hercule, d'un auteur anonyme, a pourtant connu à l'époque un vif succès. Texte manifestement antidaté¹ qui est vraisemblablement écrit et publié en 1784, si l'on accepte les arguments décisifs avancés par Angus Martin², il est réédité deux fois avant la Révolution et apparaît en bonne place sur les listes de commandes des libraires : Robert Darnton signale en particulier un libraire de Troyes, spécialisé dans la littérature clandestine, dont Le Petit Fils d'Hercule constitue l'une des sept meilleures ventes entre 1784 et 1785, devant la Théologie portative du pourtant très lucratif baron d'Holbach³.

L'intrigue du Petit Fils d'Hercule est semblable à celle de bien d'autres romans de la tradition philosophique du roman érotique : un jeune provincial entreprend de conquérir Paris et de satisfaire son goût du luxe en vendant ses charmes. Dans la droite ligne de textes anticléricaux comme Le Portier des Chartreux ou Thérèse philosophe, Le Petit Fils d'Hercule délaisse pourtant la voie des longues dissertations sur les abus de l'Église ou sur la légitimité de la morale du plaisir pour emprunter celle, plus tangible, de l'observation

1. L'exemplaire de la Bibliothèque nationale de France (Enfer 744) est daté de 1701 (s.l., s.é., 166 p.). Les auteurs de cette présentation ont préparé une réédition de ce roman et sa publication est en voie de réalisation. L'extrait ici publié se trouve aux p. 79-89 de l'édition de 1701 ; l'orthographe a été modernisée.

2. Angus Martin et al., *Bibliographie du genre romanesque français. 1751-1800*, Londres et Paris, Mansell et France expansion, 1977, p. 266.

3. Robert Darnton, *Édition et sédition. L'Univers de la littérature clandestine au XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, coll. « NRF Essais », 1991, p. 233.

laconique accompagnée de précisions descriptives. *Projet romanesque* explicitement présenté comme celui d'une « encyclopédie de la nature » (p. 9), c'est le catalogue des aventures du héros qui en constitue la matière, plus que les dissertations.

On a souvent prêté au roman pornographique un fort coefficient d'irréalité, expliquant que les lieux et les objets qu'on y trouve sont des manifestations du désir sexuel, sortes de préfigurations des assauts finaux. S'il est vrai que, pour ceux représentés dans *Le Petit Fils d'Hercule*, la répartition décrit les circonvolutions du désir, leur disposition témoigne aussi d'une reconfiguration de l'espace en fonction d'une idée de l'homme. Dans des « temples élevés à la volupté » (p. 134), on procède au sacrifice du moi social par la clôture des lieux sur eux-mêmes. Rarement ouverts sur l'extérieur, souvent à l'écart, parfois difficiles d'accès comme cet hôtel auquel on parvient par « une rue assez étroite » (p. 27) et à la « cave » duquel le visiteur aboutit après avoir traversé un « souterrain » (p. 37), jamais simples et toujours en enfilade, les lieux du *Petit Fils d'Hercule* ont en commun de n'offrir aucune échappatoire au héros et de réunir les conditions nécessaires pour une jouissance parfaite. Les décors mêmes, et les objets qui les composent, accentuent cet effet de laboratoire. Lorsqu'on y décèle une ouverture, les pièces s'ouvrent sur elles-mêmes ou sur d'autres, selon un dispositif mécanique; les accessoires obligés du boudoir (glaces, tableaux, sofas), les « restaurants » et autres adjuvants du corps (bains, mets fins, alcools de luxe), les vêtements (costumes ou « voiles importuns », p. 30) rappellent sans interruption les convives à la tâche. Tous les chemins mènent au boudoir.

Dans sa préface à *Point de lendemain* et à *La Petite Maison*, Michel Delon évoque cette tradition romanesque qui concentre l'effet littéraire sur le décor en la rapprochant des interrogations du XVIII^e siècle « sur le développement de l'individu à partir de son expérience⁴ ». Au cœur de cet imaginaire érotique, une véritable « institution mondaine qui caractérise le libertinage et le luxe du siècle⁵ », la petite maison, abrite des amours illégitimes ou interdites, et son architecture comme son décor piège les sens conformément aux enjeux du pari libertin. L'extrait du *Petit Fils d'Hercule* qui suit donne à voir une de ces petites maisons où le héros est invité par neuf couventines en liberté pour accomplir des exploits sexuels. Le pari libertin est ici réduit à sa plus simple expression : un désir intransitif. « Les tableaux du salon ont allumé un désir » sans objet chez les neuf muses; il incombe au petit-fils d'Hercule, par un hasard étroitement confiné à la sphère des religieuses libertines, de satisfaire ce désir. Si tout dans cette petite maison respire la volupté — l'expression résume le caractère

4. Michel Delon, préface à Vivant Denon, *Point de lendemain*, suivi de Jean-François de Bastide, *La Petite Maison*, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », n° 2739, 1995, p. 11.

5. *Ibid.*, p. 15.

de toutes les petites maisons aux yeux de Delon —, c'est que le mal est fait. Le petit-fils d'Hercule est toujours-déjà gagné à la cause. Son esprit géométrique l'empêche de s'émouvoir devant toute la mythologie irrévérencieuse que contiennent les tableaux du salon, devant ces «utiles préparatifs» de la salle des préparations : il examine. Puis, méthodiquement, il s'exécute suivant une chorégraphie admirablement réglée par les objets-lieux (table, sofa, etc.) mis à sa disposition. On pose, on repose et on recommence ou, plutôt, on continue, car idéalement il n'y a pas d'arrêt, de cloisonnement : c'est à cela qu'il faut en venir.

De la salle des préparations au salon où l'on avait perdu la raison, du salon aux bosquets du jardin qu'on voyait des fenêtres, les lieux se rouvrent progressivement sur l'extérieur, là où le voile du mystère domine. On se rhabille, car le voile appelle le voile. Après tout, il faut bien faire connaissance.

*

* *

Depuis quelque temps, je n'avais point eu d'aventures signalées, lorsque je fus invité à une partie de campagne dont les passe-temps m'étaient inconnus.

C'était ce qu'on appelle une petite maison, dénomination jadis indécente, si fort à la mode aujourd'hui, que les femmes les plus dupes, les plus sévères, les plus bégueules, les plus sauvages, les plus vertueuses enfin, (car tout est synonyme) non seulement y soupent, mais s'en vantent. Ce siècle ne finira pas avant qu'elles en aient elles-mêmes. Leur progrès dans le besoin de la jouissance est infiniment plus rapide que celui des hommes. Tout entières à cet objet de délices, elles en font leur plus douce affaire, au lieu que le vin qui est très bon, la chasse qui intéresse, le jeu qui occupe, le bel esprit qui amuse, l'ambition qui tyrannise, partagent les hommes.

Cette maison respirait le bon goût, la volupté sa compagne, & l'opulence qui sert si bien. On voyait avec une émotion intérieure un salon dont le plafond était une glace. Quatre grands tableaux formaient la tapisserie. L'un représentait les amours de deux jeunes filles qui trouvaient dans leurs jeux de quoi se passer de notre sexe. Leurs cuisses enlacées rappelaient Jupiter-cygne sur la belle Lédà; leurs bouches, collées amoureusement l'une sur l'autre, se desséchaient d'amour, & les frottements répétés de leurs gorges élastiques leur causaient fréquemment de ces libations que la nature précipite. L'amour isolé dans un coin, d'un air boudeur

leur tournait le dos & écoutait avec impatience les tendres soupirs qui s'échappaient de leurs seins amoureux.

L'autre représentait une procession d'amours, qui deux à deux défilaient devant de jeunes filles; les premiers, armés de leurs flèches, menaçaient de lancer leurs traits. Elles semblaient les défier; d'autres, ayant la broquette en l'air, portaient enfilés des petits cons, comme les sauvages portent les chevelures qu'ils ont enlevées; d'autres encore étaient à cheval sur des Priapes fougueux, & caracolaient dessus comme jadis *Armand*, & de nos jours *Préville* dans *Dom Japhet d'Arménie**; les femmes, jouant les effrayées, se jetaient dessus en les fuyant.

Le troisième représentait le massacre des innocents, c'est-à-dire, la déconfiture des pucelages. Le peintre avait emprunté le voile de l'allégorie, & trouvé dans l'enlèvement des Samnites de quoi exécuter son sujet. Dix jeunes Romains étaient représentés dans l'état où la beauté complaisante met la jeunesse fougueuse. Les filles, à cette vue, se pâmaient, tendant les bras à ces aimables vainqueurs & leur préparaient, autant qu'il était en elles, un ouvrage charmant & pénible.

Le dernier, représentait l'Olympe en belle humeur. Jupiter le mettait à Vénus, sa fille; Apollon enfilait sa sœur; Mars troussait Minerve, Ganymède faisait un extraordinaire en faveur d'Hébé. On voyait que la fouterie méritait l'apothéose. Philippe était renversé sur la duchesse de Berry; Vulcain avait refait un vit tout neuf pour *Louis XV*, & *Clément XIV* le mettait à une religieuse carmélite, qui sous sa guimpe cachait bien les plus beaux tétons qui fussent dans ce céleste bordel.

À côté de ce salon, était une pièce non moins essentielle, nommée la salle des préparations. Là se trouvaient les vinaigres qui rétrécissent, les pommades qui nourrissent la peau, les élixirs qui rendent la vigueur, les parfums qui entretiennent la volupé. On y voyait des bidets d'une forme nouvelle; ils représentaient les bains de Diane. Un petit Endymion qui faisait partir un ressort venait avec une douce éponge caresser plutôt qu'essuyer le siège de l'amour.

Après avoir examiné ces utiles préparatifs, je rentrai dans le salon, où l'on me dit d'attendre. Le plafond se sépare en deux parties, & j'aperçois dans une salle un groupe de femmes nues qui dansaient et se livraient à ce que la joie la plus folle inspire. Je les comptai, elles étaient neuf. Je leur

* Selon toute vraisemblance, il s'agit de François Armand Huguot, dit Armand (1699-1765), comédien; Pierre Louis Du Bus, dit Préville (1721-1799) est aussi un comédien; *Dom Japhet d'Arménie* (1653) est une comédie de Paul Scarron (1610-1660).

demandai s'il n'était pas permis de se mêler à leurs divertissements. L'une d'elles prit la parole & dit : « Heureux & bon jeune homme, vous seul pouvez décider la question. Il faut nous avoir toutes neuf, ou n'en avoir aucune. Nous sommes vierges comme les muses ; pouvez-vous entreprendre un travail qui vaut bien ceux de votre aïeul ? »

Divinités, Muses ou Grâces, car vous ne pouvez être que cela, repris-je, admettez-moi à l'essai, & vous verrez ma méthode. Commencez donc, dit-elle, par vous mettre décemment & arrivez. Je passai dans la chambre de préparation & reparut cinq minutes après. Ce ne fut qu'un cri. « Juste Ciel ! s'écrièrent-elles toutes à la fois, c'est la massue de son père. » Jeunes beautés, leur dis-je, ce que vous appelez un travail n'est qu'un jeu ; permettez seulement que je vous pose. Alors j'en pris trois d'égale taille, & je les plaçai comme Van Loo a représenté les Grâces. J'en mis une en levrette, une sur une table, une sur un sofa, comme l'hermaphrodite, la septième comme Atalante dans l'instant qu'elle ramasse la pomme, la huitième dans une bergère, & la dernière dans un bain.

Alors je commençai ; les trois premières me trouvèrent invincible & se retirèrent un peu éclopées sur un divan, où l'amour, sous la figure d'Esculape, pansa leurs blessures ; je sentis un moment de calme ; mais ayant aperçu sous les voûtes d'un cul brun un petit con qui haletait, je puisai chez lui une nouvelle vigueur, & je ne le quittai que pour aller expédier deux de ses camarades, moins pressées à l'extérieur, mais tout aussi sensibles. Je n'étais pas abattu, je sentais cependant cette tranquillité qui naît d'une expérience répétée, lorsque je crus apercevoir un souris moqueur dans celle qui était sur la bergère. Je tombe à ses genoux, la fous, la triche & vais me plonger dans le bain. J'y puisai plus de facilité & de nouvelles forces. Non seulement j'exploitai la dernière, mais je confessai mon espièglerie à celle que j'avais trompée, & sur-le-champ, j'acquittai mes dettes envers elle.

Ces vertueuses personnes revinrent de cette passagère fatigue. Le premier usage de leur raison fut de se regarder en disant, je crois d'honneur qu'il nous a toutes eues. Je réponds de moi, dit l'une d'entre elles. Je fis une singulière réflexion, c'est que dans la nudité, il est impossible d'avoir même l'idée de l'état des personnes auxquelles on a parlé. Ce n'est pas tant les habits, que l'attitude, la manière de porter la tête, la façon de se placer sur ses jambes qui donne ce que nous appelons l'air comme il faut. Ce n'était pas le tout cependant d'avoir foutu ces aimables filles, il fallait aussi les connaître. C'est la meilleure façon sans doute de lier conversation ; mais quand on ne s'est pas tout dit, faut-il se mettre dans l'heureuse possibilité de se retrouver.

La seconde que j'avais exploitée m'avait rendu si abondamment plaisir pour plaisir que je le remarquai, & comme je me trouvais assis près d'elle, je lui proposai de passer une chemise et un corset, pour aller ensuite sous des bosquets que nous voyions des fenêtres. Volontiers, me dit-elle, aussi bien ce qui vient de m'arriver me fait naître des doutes que je veux éclaircir avec vous. Si vous êtes aussi disposé à satisfaire ma curiosité que je le suis à lever vos doutes, bientôt vous n'aurez rien à désirer. Tout en faisant ces petits compliments préliminaires, je la conduisais insensiblement sous un berceau, où les fleurs servaient encore de parure à la fraîcheur des charmillles. — D'abord, lui dis-je, me sera-t-il permis de connaître l'objet charmant que j'ai le bonheur d'entretenir? — Ne l'espérez jamais. Vous nous croyez des filles; conservez cette idée. — Non, elles ont moins d'éclat & plus de désirs. À force de la presser & de suppléer par des baisers lascifs au jeu pétulant des doigts, elle perdit la raison, & dès lors la discrétion.

Nous sommes, me dit-elle, neuf extravagantes; l'une de nous a un père, propriétaire de cette maison. Elle a eu l'adresse de lui voler une clef. Nous sommes échappées ensemble de notre couvent pour la venir voir. Les tableaux du salon ont allumé un désir de réaliser ces charmantes fables. La première que vous avez expédiée est nièce de l'abbesse d'un certain couvent où vous avez été introduit, & sœur d'une religieuse, qui d'un tonneau fit un sofa. Cette sœur lui a conté votre brillante nuit; alors nous avons comploté de vous essayer, & comme nous ne voulions jamais pouvoir être connues, & que la diversité des habits pouvait nous trahir, il nous a paru plus simple de nous mettre dans une parure analogue à nos projets.

Ce récit était assez bien arrangé pour être cru. Je remerciai cette belle enfant de ce moment d'intérêt, & lui fis cependant comprendre que les demi-confidences inquiétaient sans satisfaire. Mes sollicitations furent vaines. Je voulus essayer une autre façon, & devoir à l'ivresse ce que sa prudence réservait. Quelle fut ma surprise lorsque la plus sincère résistance glaça mes efforts. Non, ce que nous avons fait était une folie de jeunes filles, ce que je ferais à présent serait une faiblesse de femme vertueuse. On peut bien sans prétention comme sans projets, se permettre une gaieté; mais céder à un penchant, nourrir le feu du désir, emporter le tourment des regrets, c'est ce qui serait impardonnable.

Il en fut de mes entreprises sur sa sagesse comme de celles sur sa discrétion. Je me levai sans rien savoir & sans rien avoir. Je résolus cependant de déchirer le voile de ce mystère, & lorsque j'eus ramené ma belle inconnue au milieu de ses compagnes, je leur dis: « Un mot de votre part, mes dames,

achèterait mon silence, mais votre insultante défiance me laisse la liberté de parler. Cette aventure est assez flatteuse pour aimer à s'en vanter. J'emporte vos physionomies, & le temps, qui à la fin rend tout ce qu'on lui confie, m'apprendra peut-être ce que vous croyez devoir voiler. »